

faisaient rouler à terre les brocs, les verres, les dés et les enjeux.

Alors c'étaient des cris, des jurons, des insultes ; puis tout redevenait calme durant quelques instants, jusqu'au moment où, dans un autre coin, éclatait entre des ivrognes une querelle terminée parfois par un coup de couteau.

Quelques-uns, terrassés par l'alcool, dormaient déjà, assis sur leur banc, le torse adossé au mur, la tête penchée sur la poitrine ; d'autres avaient roulé à terre et, dans la poussière du plancher, semblables à des brutes, ronflaient à poings fermés.

Jusqu'au lendemain, ils étaient sûrs de n'être point dérangés, du moins par les garçons de l'établissement.

Quant à ceux qui avaient de l'argent dans leurs poches ou des bank-notes dans leur portefeuille, tant pis pour eux, s'ils avaient le sommeil lourd.

Le directeur du *Continental* ne répondait pas des vols commis chez lui.

Du reste, un peu partout, sur les murs, sur les glaces, sur les pilastres dorés qui soutenaient la charpente, des écritaux imprimés mettaient les " honorables gentlemen " en garde contre les pick-pockets.

Les " honorables gentlemen " étaient invités également à ne point vider leurs querelles dans l'établissement et on les prévenait qu'un jardin, situé derrière les salles, était spécialement réservé aux gens soucieux de leur honneur.

" Le *Continental*, disait en terminant l'une de ces pancartes qui semblait une sorte de proclamation adressée aux clients, le *Continental* donne seulement l'hospitalité, laissant à chacun le soin de se défendre contre la violence ou l'adresse de ses voisins."

Un large escalier volant donnait accès au premier étage ; c'est de là que descendaient la plupart des individus qui sortaient de la maison.

Ceux-là étaient complètement dépouillés et ne s'arrêtaient pas en bas pour boire ; car une autre pancarte, en caractères énormes celle-là et rédigée dans toutes les langues, annonçait que l'établissement ne faisait pas crédit.

La salle du haut, aussi vaste que celle du bas, était uniquement consacrée au jeu ; cinquante joueurs, la moitié assis, l'autre moitié debout derrière les chaises, entouraient une table ovale, au milieu de laquelle fonctionnait une roulette.

Par moments, un silence profond, sinistre, régnait dans la salle ; on n'entendait que le tressautement de la bille d'ivoire, qui courait comme une folle, dansant d'une case dans l'autre, comme si elle hésitait, ne sachant où s'arrêter.

Et tant qu'elle roulait, si doucement que ce fût, tenant en suspens toutes les espérances, on entendait également les poitrines, haletantes et opprèsées, pousser un souffle sifflant.

Puis, la bille s'arrêtait, une voix monotone, indifférente, s'élevait, annonçant le numéro gagnant et alors c'étaient des cris de fureur, des jurons épouvantables, auxquels répondaient les exclamations joyeuses des gagnants.

On se fut cru dans la tour de Babel ; l'anglais ripostait à l'allemand, l'italien faisait écho à l'espagnol, le français se croisait avec les interjections gutturales du chinois.

Soudain, un brouhaha s'éleva à la suite d'un coup douteux ; plusieurs mains se tendirent à la fois pour ramasser le même enjeu, et les injures et les coups de poings de pleuvoir.

Le croupier se croisa tranquillement les bras, impassible, attendant que le différent fût réglé.

Lorsque tout le monde fut d'accord, il ramassa ce qui revenait à la banque, paya ceux qui avaient gagné et lança, de nouveau, la bille.

A portée de sa main, le croupier avait un revolver ; mais l'intérêt des joueurs était encore sa meilleure sauvegarde.

Si les joueurs ne se respectaient pas entre eux, ils respectaient ordinairement le représentant de la maison de jeu, et il se passait très fréquemment un mois, sans qu'un coupier eût été maltraité par eux.

Quand une altercation s'élevait entre le croupier et un joueur malheureux, la plupart du temps la majorité protestait, parce que cela interrompait la partie.

D'autres tables, plus petites, étaient réservées à aux cartes.

Les jeux favoris étaient le *pocker* et le *monte*.

Pour la partie de *pocker*, il y avait cinq ou six joueurs, qui faisaient du tapage comme vingt ; on mettait les " mains " aux enchères et, à mesure que les piastres tombaient dans la sébille, qui doit rester au dernier, les offres s'élevaient de plus en plus.

Les joueurs de *monte* étaient plus tranquilles, en apparence du moins ; car peu de jeu, plus que celui-là, permet de développer certaines habilités qui ont besoin de calme et de recueillement, aussi bien de la part de celui qui les met en pratique, que de celui qui veut se garantir.

A une table, dans une encoignure de la salle, deux hommes jouaient silencieusement.

Deux types absolument différents.

L'un, au teint olivâtre, aux cheveux d'un noir luisant, au profil de médaille romaine, aux yeux bruns, protégés par de long cils, d'une physionomie souriante, mais d'une expression fausse, paraissait, avec ses vêtements confortables, un négociant à son aise.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, un peu gros, l'air content de lui-même, carressant à chaque instant une lourde chaîne d'or attachée à son gilet, ou faisant scintiller au feu du gaz, les bagues, dont ses mains sont chargées.

L'autre était un homme, jeune encore trente ans à peine, aux traits fins mais fatigués, à la physionomie intelligente mais sombre et inquiète ; il portait les cheveux trop longs et désordonnés, et sa barbe blonde, mal taillée, était aussi mal peignée. Ses yeux bleus eussent été beaux, s'ils n'avaient été entourés du cercle brun, que creusent les veilles et les passions.

Il portait le costume des gens aisés ; mais on voyait que ses vêtements lui avaient déjà fait un long usage ; ils étaient rapés et blanchis sur les coutures ; son linge était d'une propreté douteuse, et ses chaussures étaient éculées.

Et, cependant, en dépit de cette mise, qui dénotait une situation douteuse, mais plus rapprochée de la pauvreté que de l'aisance, cet homme jouait de l'or.

Il avait même devant lui un tas de piastres assez respectable.

Chaque fois qu'il relevait les cartes, une anxiété profonde se lisait dans ses yeux et ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux qui amenait un sourire faux sur les lèvres minces de son adversaire.

— Si vous me gagnez celle-là, vous m'aurez élevé cinquante piastres, dit celui-ci avec un fort accent napolitain.

L'autre eut un haussement d'épaules impatienté.

— Je n'aime pas à compter, répondit-il.

— Cela porte malheur, ricana l'italien.

Comme il achevait ces mots, le jeune homme abattit ses cartes et grommela :

— J'ai perdu.

Son adversaire le regarda d'un air narquois.

— Vous manquez d'estomac, dit-il ; pour un joueur, c'est mauvais.

— Faites-moi grâce de vos leçons, fit l'autre d'une voix irritée.

Cependant ses traits se détendirent soudain : il avait beau jeu en main.

En effet, il gagna la partie suivante.

— Si vous voulez, dit l'italien, je vous fais tout ce que vous avez là.

Le jeune homme pâlit, hésitant entre la crainte de perdre et le désir de doubler son petit capital.

— Vous avez peur ? fit l'autre d'un ton moqueur, et cependant presque tout votre gain sort de ma poche.

L'autre ne répondit pas ; le regard vague sous son sourcil froncé, il songeait.

A quoi ?

Peut-être que ce qu'il avait là, devant lui, représentait la vie de sa famille assurée pendant plusieurs mois et que la sagesse...

Mais le démon du jeu l'emporta et, prenant brusquement son parti comme un poltron qui se précipite dans un danger :

— Va pour le tout ! gronda-t-il.

L'italien donnait les cartes.

— Un moment, dit le jeune homme, il faut tirer à qui servira.

— Mais c'est à moi, puisque je viens de perdre.

— Non... l'enjeu a changé.

L'italien jeta insolemment les cartes sur la table. Un flot de sang monta aux joues du jeune homme, qui, furieux, se leva.

— Mais il se rassit et choisit une carte en se mordant les lèvres.

L'italien choisit à son tour : la chance le favorisait.

Troublé, l'autre joua mal et perdit.

Son adversaire se mit à rire.

— Voilà ce que c'est que l'émotion, dit-il.

Et, prestement, il fit passer devant lui la masse du jeune homme.

— Voulez-vous votre revanche ? ajouta-t-il d'un ton goguenard.

Affolé par sa perte et rendu tout à fait furieux par la raillerie de l'italien, l'autre leva la main.

Sans doute, son intention n'était que d'envoyer un soufflet à son adversaire.

Mais celui-ci crut à une attaque ; d'un bond il se recula, tira son revolver et, le braquant sur l'autre, il fit feu.

La balle alla briser une glace.

A son tour, le jeune homme tira ; mais sa précipitation fut telle qu'il manqua son coup.

Du côté de la roulette, un cri retentit.

La seconde balle avait frappé un des joueurs debout autour de la table, un Chinois, qui tomba par terre.

A peine si l'on se détourna pour jeter un regard indifférent sur le pauvre *John* (nom que l'on donne aux Chinois dans les Amériques), que deux garçons de l'établissement emportèrent.

Un silence d'une demi-minute, tout au plus, s'était produit et l'on entendit la voix du croupier disant avec son calme imperturbable :

— Faites vos jeux, messieurs.

Les deux adversaires avaient remis leurs revolvers dans leur poche.

Le jeune homme descendit l'escalier, traversa la salle du rez-de-chaussée, hésita un instant, puis ouvrit la porte.

— Enfin, c'est lui ! s'écria une voix.

Et la malheureuse femme, qui attendait toujours, se précipita au devant de lui.

— Pierre ! fit-elle d'une voix étranglée par l'angoisse.

Mais, avant qu'elle eût atteint la porte, une main se posait sur l'épaule de Pierre.

— Vous ! dit-il d'une voix rauque en reconnaissant son adversaire.

— Suivez-moi, fit celui-ci simplement.

Le jeune homme rentra dans le *Continental* et la porte se referma.

La femme poussa un gémissement.

— Il ne sortira plus, balbutia-t-elle.

Et jugeant inutile, sans doute, une plus longue attente, elle s'éloigna d'un pas traînant.

— Vous ? répéta Pierre lorsqu'il eut franchi le seuil de la maison du jeu.

— Oui, moi ! répondit l'italien... où allez-vous ?

L'autre haussa les épaules.

— Que vous importé ?

— Vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien ?

L'italien se croisa les bras.

— Si Giovanni vous en prêtait, fit-il.

— Qui cela, Giovanni ? demanda Pierre tout surpris.

— Mais Giovanni Corda.

— L'entrepreneur de travaux de la Compagnie du Canal ?

L'italien sourit et répondit avec suffisance :

— Lui-même.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent soucieusement.

— Et pourquoi ? demanda-t-il d'une voix soupçonneuse, me prêteriez-vous de l'argent ?... Est-ce que je vous connais ?

— Mais je vous connais, moi, riposta l'entrepreneur.

Puis saisissant familièrement le jeune homme par le bras :

— Si nous prenions un verre de Porto, dit-il.